

ACADÉMIE DE MARSEILLE

Séance Publique du 14 décembre 2001

Discours de Réception

DE

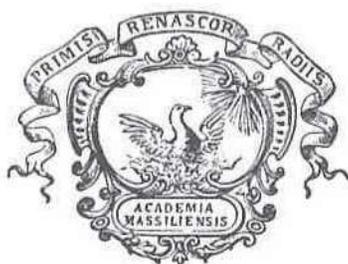
M. Jean-Claude GAUDIN

Membre de la Classe des Beaux-Arts

ET

Réponse de M. Jean CHÉLINI

Directeur de l'Académie



2001

ACADÉMIE DE MARSEILLE

Séance Publique du 14 décembre 2001

Discours de Réception

DE

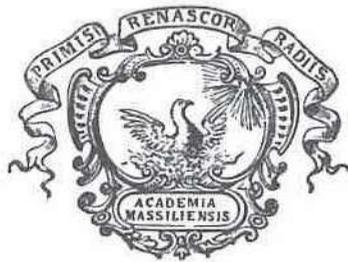
M. Jean-Claude GAUDIN

Membre de la Classe des Beaux-Arts

ET

Réponse de M. Jean CHÉLINI

Directeur de l'Académie



2001

Discours de Réception

DE

M. Jean-Claude GAUDIN

Membre de la Classe des Beaux-Arts

MONSIEUR LE DIRECTEUR,
MESDAMES, MESSIEURS,

Il est des reconnaissances qui engagent au-delà de soi-même. Celle que vous m'accordez, en m'accueillant dans votre prestigieuse compagnie, compte parmi ces honneurs-là, et fait pour moi, de cette journée, un moment rare dont je mesure pleinement la saveur et la portée.

En m'invitant à siéger à vos côtés dans cette institution où figurent, depuis 275 ans et encore aujourd'hui, tant de personnalités célèbres et éminentes, vous distinguez aussi toutes celles et tous ceux qui ont façonné l'homme et l'élu, le représentant du peuple que je suis. Aussi, c'est avec une réelle émotion que je tiens à vous exprimer ma profonde gratitude. Et avec une égale fierté que je m'appête à m'asseoir auprès de vous, parmi lesquels j'ai la chance de compter plus d'un ami.

Et d'abord mes parrains, vous Monsieur le professeur Georges SERRATRICE, qui me faites cet honneur, vous dont la vie – votre récente élévation au grade de Commandeur de la Légion d'honneur en témoigne – est synonyme de savoir et d'humanité, tout entière tournée vers le partage d'une science dont vous éclairez cette assemblée en même temps que l'Académie nationale de médecine. Vous symbolisez tout à la fois le prestige international de notre ville dans le domaine de la médecine et la force même des liens de confiance qui l'unissent aux Marseillais.

L'initiative, que vous aviez prise voici plus d'une dizaine d'années déjà, de lancer avec le regretté professeur SERRADIMINI et de promouvoir

les congrès 3 M (Médecine, Marseille, Méditerranée, congrès permettant une meilleure diffusion des avancées thérapeutiques dans de nombreuses disciplines chirurgicales et médicales), montre bien votre volonté de partager les connaissances nouvelles. Nul doute que votre initiative a réussi à placer la recherche médicale marseillaise au tout premier plan et par là même à hisser plus haut l'image de notre Ville.

Mes remerciements vont pareillement vers Monsieur Louis GENOT, vous aussi mon parrain, avec qui je partage le souvenir d'études poursuivies, à quelques années d'intervalle, dans un grand établissement catholique auquel nous sommes, l'un comme l'autre, particulièrement attachés, Louis GENOT, Commandeur de l'Ordre National du Mérite dont vous présidez l'Association des membres et Commandeur dans l'Ordre des Palmes Académiques, vous dont l'impressionnante énumération des titres militaires ou civils révèle la force des reconnaissances dont vous êtes l'objet – et d'abord dans votre profession d'expert-comptable où vous faites autorité jusqu'au plan national.

Vous m'autoriserez encore, j'en suis sûr, Mesdames, Messieurs, à dire au Commandant Georges BERGOIN, toute l'admiration que je porte à son action, qu'elle ait été militaire dès Mers-el Kébir et son embarquement à bord du « Commandant TESTE » puis du « FORBIN », professionnelle comme capitaine de vaisseau et chef pilote des ports de Marseille, qu'elle soit sociale au service des handicapés et culturelle au titre de la Société de Statistique, d'Histoire et d'Archéologie ainsi que de la Société Historique et du Patrimoine de l'Ordre de Malte, ou qu'elle s'exerce, bien sûr, au sein de cette Académie dont il est membre depuis trente ans et Secrétaire perpétuel depuis onze ans. Descendant d'une très ancienne famille marseillaise, chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire et Commandeur du Mérite de l'Ordre de Malte, vous incarnez avec éclat, Monsieur le Secrétaire perpétuel, l'ambition et la vocation même de cette compagnie, dont vous affirmez avec talent le rayonnement jusque dans les articles que vous publiez dans plusieurs revues de renom.

Je tiens, enfin, à saluer aussi le professeur Jean CHELINI, qui dirige avec autorité cette Académie et en organise inlassablement les grandes conférences, les concours d'idées et les éditions, dont l'influence s'enracine au cœur de notre jeunesse. Au-delà de votre rayonnement d'enseignant à l'Université et de la publication de nombreux ouvrages d'histoire, vous inspirez, Monsieur le professeur, la démocratie chrétienne de cette région, vous fondant sur les principes d'un catholicisme social dans lequel

nous nous sommes toujours retrouvés. Les principes d'Albert DE MUN et de LA TOUR DU PIN, régionalistes voire décentralisateurs avant l'heure, qui voyaient dans les institutions locales, comme dans la famille et les organisations professionnelles, autant de corps intermédiaires protégeant efficacement l'individu face à au centralisme de l'Etat.

Ces principes étaient aussi, vous vous plaisez souvent à le rappeler, Monsieur le professeur, ceux du père LACORDAIRE qui fut élu député de Marseille au temps de la candidature multiple, mais y renonça pour conserver son mandat acquis aussi à Sorrèze, dans le Tarn, siège du collège des pères Dominicains – non sans avoir, au préalable, décidé, engagé et assuré le reboisement de la forêt de la Sainte-Baume, sauvée en son temps de la volonté destructrice des conventionnels par Lucien BONAPARTE.

Dans ce terreau, Marc SANGNIER grava son sillon et en dégagait une philosophie de l'action publique dont la modernité s'impose plus que jamais en ce début de millénaire ébranlé par le fanatisme et le dévoiement de la foi...

Ces principes, vous avez su les incarner dans votre vie publique lorsque vous avez siégé au Conseil Municipal de notre Ville comme Adjoint et renouvelé son environnement en multipliant les jardins, en organisant la semaine verte dans les écoles, en faisant établir le diagnostic de la maladie du platane et en élaborant les premiers traitements et bien d'autres initiatives. Vous avez ainsi travaillé à préparer l'avenir de Marseille, j'en ai été le témoin dans cette assemblée où nous siégions ensemble.

Cette philosophie a imprégné ma vie personnelle et professionnelle. Elle inspire, encore et toujours, ma vie publique au service des Marseillais.

Car pour reprendre l'une des devises du concours d'idées que vous avez organisé, Monsieur le Directeur, à l'occasion du 26^e Centenaire de notre ville, sur le thème « Marseille pôle culturel – passé, présent et avenir », je n'en retiendrai qu'une, clef de voûte de tout ce qui nous lie et nous rassemble ici, et je la ferai mienne :

« Aimer Marseille, c'est choisir la vie ».

Aujourd'hui, alors que le destin me laisse le douloureux privilège d'évoquer la mémoire de Gilbert BONNARDEL, me revient le souvenir de la passion qui l'unissait à notre ville. Et de cette formule par laquelle il

en caractérisait l'identité et, disait-il, la vocation : celle d'une « métropole d'équilibre »...

Mais me revient aussi, comme un clin d'œil, l'étrange parabole qui relie le discours de réception qu'il prononça devant vos collègues et vous-même, Monsieur le Secrétaire perpétuel, au mien. A l'heure où vous lui faisiez l'honneur de l'accueillir, il choisit d'évoquer avec enthousiasme la mission de l'architecte et de l'inscrire, pour saluer son prédécesseur, Henri BONNEFOY, dans un proche cousinage avec l'œuvre de l'artiste.

Que vous en disait-il, en 15 janvier 1977 ? Je le cite : « Aménager la cité ne dépend pas de l'homme de l'art. La cité est riche en actions qui ont infléchi son destin. Si elle est façonnée de pierres et de briques, elle est faite aussi de l'âme des hommes. Elle est imprégnée jusque dans ses assises du pouvoir des hommes de s'administrer entre eux selon les règles et les moyens qu'ils se donnent...

« On ne peut pas, ajoutait-il, désigner autrement que par politique, le mot qui exprime avant tout le pouvoir décisionnel... »

Saurait-on mieux décrire l'ambition, la force, l'exigence et, pour tout dire, la noblesse de la fonction politique ? En ces temps où la société médiatique réduit volontiers la réflexion à une image, le débat à un spectacle et les hommes à des produits, je me réjouis que ces propos aient été tenus par mon prédécesseur dans ce fauteuil n° 39. Il ne me surprend guère, en tous cas, que ces valeurs fondamentales aient été rappelées dans ce cénacle où l'on a choisi d'intégrer la politique aux beaux-arts.

Avec la finesse de jugement, la force de conviction et la justesse de mots qui caractérisaient cet homme libre et curieux de tout, Gilbert BONNARDEL avait jeté ce jour-là une passerelle par-delà le temps, qui maintient ouvertes, à travers ma personne, les portes de votre compagnie à la Cité – au sens que nos ancêtres grecs pouvaient accorder à cette communauté de destin.

A dire vrai, il incarnait lui-même cette délicate synthèse de la réflexion, de la création et de l'action, qu'il ordonnait autour du constant souci de l'autre. Sans doute dirait-on aujourd'hui de cet homme né – un jour de fête des Mères – l'année du début de la Grande Guerre, qu'il avait le « goût des autres ».

De sa mère, issue d'une longue lignée de terriens de Gascogne et de voyageurs commerçant avec les Amériques, il hérita à la fois de son ouverture d'esprit et de son sens du concret. Planter, cultiver, façonner le sol, c'est déjà bâtir. Bâtir l'avenir...

De son père d'origine dauphinoise, il apprit le sens du devoir à l'âge où la plupart des enfants, dans son quartier du Rouet comme ailleurs, ne découvraient encore du monde que ses sourires. Ce père qui avait dû renoncer au concours d'entrée à l'Ecole de guerre de Saint-Cyr et à sa vocation pour le métier des armes afin de contribuer à l'éducation de ses quatre frères et sœurs, avait 44 ans à la naissance du petit Gilbert. Et une vie, sinon une carrière, assurée au sein de la Caisse d'Epargne des Bouches-du-Rhône.

Il ne s'en engagea pas moins dans l'armée pour repousser l'envahisseur sur la Somme.

Une vie entière s'oriente, nous enseigne-t-on, dès son départ. Assurément, celle de Gilbert BONNARDEL sera marquée par la rugosité de ses premiers jours.

Le bon élève du collège libre de Provence que, devenu architecte, il redessinera une quarantaine d'années plus tard et dont il retrouvera l'un des maîtres, le révérend père Maurice PONTET, en intégrant votre Académie, répètera d'ailleurs, le geste de son père avec une détermination similaire à deux décennies d'intervalle.

Fasciné par Antoine de SAINT-EXUPERY, ce jeune homme arrête ainsi ses études à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris lorsque se précise la menace nazie, effectue sa préparation militaire, devient commandant d'avion breveté de jour et de nuit, part aux armées le 31 août 1939. Et n'en revient que par miracle, blessé au combat au point d'être pensionné à 80 %, héroïque lors de l'évacuation de son équipage au point d'être fait chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire.

L'armée perdra un aviateur valeureux dans ce douloureux épisode, l'architecture gagnera un talent de cette qualité que l'on retrouve ensuite, d'une réalisation l'autre, comme une signature constante à l'ensemble de sa carrière et de son œuvre.

Elle lui vaudra d'être le huitième architecte admis en votre institution depuis 1803, date à laquelle elle devint, aussi, Académie des Beaux-Arts.

Admis après Pascal COSTE, Henri REVOIL et Gaudensi ALLAR, après Paul MOUREN et Eugène SENES à qui les Marseillais doivent, notamment, l'escalier monumental de la gare St-Charles, après Gaston CASTEL qui fut Grand prix de Rome et signa non seulement le Monument aux Morts d'Orient mais aussi la reconstruction de l'Opéra, et enfin, admis après vous-même, Monsieur André HARDY, qui fûtes le plus récompensé des anciens élèves de l'École Supérieure des Beaux-Arts et dont il m'est agréable de souligner ici les talents d'archéologue et d'architecte, et aussi le rôle éminent que vous avez joué dans notre ville, plus d'un demi-siècle durant, comme urbaniste en chef de l'Etat.

Des réalisations de Gilbert BONNARDEL, vous saluerez, le 15 janvier 1977, dans votre réponse à son discours de réception, je vous cite, « la netteté des lignes, les proportions humaines et la justesse ». Vous en remarquerez aussi l'éclectisme.

Ce sera la Maison de l'Agriculture à Arles, des moulins, une brasserie, une compagnie d'assurance, des agences bancaires et une multitude de bâtiments industriels à Marseille et dans toute la région. Ce seront des écoles primaires, un collège d'enseignement technique dans les Ardennes et bien d'autres chez nous, une école supérieure de théologie et de lettres à Aix-en-Provence et jusqu'au siège actuel de l'Inspection académique, à quelques encablures d'ici.

Etre connu et reconnu ne pouvait pourtant, à soi seul, satisfaire pleinement Gilbert BONNARDEL. Construire le passionnait ; structurer sa profession, semer pour l'avenir l'épanouira...

Voilà cet homme d'action qui se lance dans la promotion et l'organisation des architectes à travers le Conseil régional de leur Ordre, dont il devient rapidement le secrétaire général et le vice-président, puis à travers l'Office départemental du Bâtiment et des travaux publics, qu'il préside, et enfin, à travers l'Université permanente d'architecture et d'urbanisme, dont il organise les séminaires dans le cloître de Saint-Maximin.

Sous ses voûtes médiévales, vos collègues et vous-même, Monsieur André HARDY, inventez alors la promotion sociale. Gilbert BONNARDEL compte parmi vos figures de proue. Au point que lorsque le ministère de l'Équipement se dote d'une Commission de l'Informatique – nous ne sommes encore que dans les années 1960 –, on l'invite à y participer, et lorsque le ministère des Affaires culturelles se penche sur le sort des

collaborateurs d'architectes à travers un Conseil National des Etudes de Promotion Sociale, il est tout naturellement convié à y siéger.

Je ne suis pas certain, à la vérité, que toutes les promotions d'étudiants qui se succèdent depuis cette époque à Luminy, sachent vraiment ce qu'ils doivent à votre génération, dans laquelle Gilbert BONNARDEL tint toute sa place. A commencer, bien sûr, par la première Ecole d'Art et d'Architecture Nationale décentralisée !

Mais c'eût été mal connaître Gilbert BONNARDEL que l'imaginer bornant le champ de sa curiosité et la vigueur de son dynamisme à la vie professionnelle et para-professionnelle. Malgré la vie et ses tourments, cet homme de caractère vibrait à l'aventure de la vie, ce père meurtri de deux enfants ne se réalisait pleinement que dans le contact des autres, et jusque dans la confrontation avec les autres.

Il lui fallut assurément bien du talent et beaucoup de courage pour la créer, la nourrir, l'entretenir dans une ville et dans une période, la fin des années 50 et le début des années 60, où régnait un manichéisme souvent réducteur. Une fois par semaine pratiquement, pendant dix ans, Gilbert BONNARDEL réunira les membres d'un club dont le nom en résumé, à soi seul, l'ambition et les enjeux : « Libres Propos ».

Dire que chacun de ses débats a été abordé avec un égal bonheur serait sans doute abusif. Mais sous la ferme autorité de son infatigable animateur, rien n'était interdit dans les salles basses de la Taverne Charley, à cent mètres tout juste de cette salle du Jeu de paume où résonnèrent les premiers accents de La Marseillaise. Aucun sujet n'était tabou, qu'il s'agisse de littérature, d'histoire, de sciences, de criminologie, de psychologie, de justice ou, bien sûr, de politique.

Me permettez-vous de retenir quelques-uns des thèmes parmi la centaine de ceux qui furent évoqués dans ce lointain pionnier de nos actuels « Cafés philosophiques » : La route des calanques, La croisade des Albigeois, La solitude de l'homme dans le personnage de Don Juan, Mariage et virginité, La télévision, La réforme de l'enseignement, Les grands hommes du panthéon européen. Dans le subtil cocktail d'une curiosité universelle, il ne manquait aucun piment aux « Libres Propos », pas même celui des contradictions entre justice et raison d'Etat, ni celui du destin de l'Algérie, ni même celui des relations compliquées entre Orient et Occident...

Nous sommes, ne l'oublions pas, au début des années 1960. Quarante ans plus tard, l'actualité souligne tragiquement et quotidiennement ce qu'il fallut d'énergie, de ténacité, de force de caractère, de doigté mais aussi d'indépendance d'esprit à Gilbert BONNARDEL pour dépasser les étiquettes qu'on ne manqua pas de vouloir accoler à sa démarche, pour dénicher des conférenciers incontestables et ériger ses « Libres Propos » en carrefours de la tolérance et du respect de l'autre.

Semer dans « l'âme des hommes » ces valeurs qui façonneront la cité de demain et le bonheur d'y partager, au sens le plus noble du terme, une civilisation commune, construire encore et toujours - et pas seulement comme un architecte gravant dans la pierre du temps les signaux de son époque, elle était là, sa vocation. Aiguiser les curiosités, dépasser les clichés, s'extraire des stéréotypes de son temps, éduquer les intelligences. Bâtir l'avenir, donner vie à la vie.

Enseignant ? Architecte ? Homme politique ? Nous étonnerons-nous qu'à s'engager encore dans d'autres cercles sociaux, Gilbert BONNARDEL ait choisi de rejoindre un Lions Club baptisé « Prospective » ? Ou que cet incorrigible moderne qui anticipait sur tout, ait organisé, sitôt devenu président inter-clubs des Lions de Marseille voici trente ans, une grande conférence sur le rôle des femmes dans le monde de demain. Notre monde, celui d'aujourd'hui...

Il mettra d'ailleurs sur pied un Centre culturel féminin pour recevoir une trentaine de jeunes filles de toutes nationalités et leur permettre de découvrir, ici, à Marseille, « métropole d'équilibre » comme il disait, la culture française.

Il est des reconnaissances, vous disais-je, qui engagent au-delà de ceux qui les reçoivent. En accueillant Gilbert BONNARDEL dans votre institution voici 24 ans, vous ne couronniez pas seulement, Mesdames et Messieurs, un homme qui en deviendra le Chancelier puis le Directeur, ni l'œuvre d'une vie entière. Vous consacriez une démarche et une vocation, vous enrichissiez votre compagnie d'une certaine philosophie de l'action.

De cette exigence et de cette esprit d'ouverture, permettez-moi aussi de vous remercier. Car au-delà de la multitude de talents qui se conjuguent avec bonheur dans votre institution pour porter haut le rayonnement culturel de notre ville, vous perpétuez ainsi, jusque dans le troisième millénaire, la vocation que Louis XV lui assigna dans ses Lettres patentes

de l'an de grâce 1726. Cette vocation qui, dans sa devise, scelle son identité phocéenne tant elle vaut pour notre cité tout entière : « Primis Renascor Radiis », je renaiss aux premiers rayons du soleil.

Car, vous le savez, il a toujours fallu à Marseille et aux Marseillais prouver, imposer, forcer une considération sinon un crédit et un respect que l'on ne leur accordait qu'avec parcimonie - quand on ne les leur refusait pas purement et simplement.

Mais vingt-six siècles après sa fondation, la plus ancienne cité de France conserve jalousement son identité et cultive toujours soigneusement son originalité.

On dit notre ville rebelle et indocile ; on se plaît à colporter des clichés qui ne reflètent jamais vraiment ses couleurs, son éclat et son caractère ; on flatte son tempérament et ses exubérances pour mieux frissonner d'un climat que l'on rêve canaille.

Marseille rebelle ou Marseille mal aimée ? Pour ma part, je ne m'aventurerai pas à trancher la polémique, si elle peut l'être, devant des historiens aussi éminents que vous, dont je sais la culture et la sagesse. Parce qu'en réalité, j'accepte tout et j'assume tout de Marseille. Parce que j'aime ma ville, « l'un des rares endroits du monde, écrivait Jean-Claude IZZO, où n'importe qui peut poser sa valise et se dire : Je suis arrivé ! »

En existe-t-il beaucoup, au demeurant, de cité où le roi Soleil, au faite de sa gloire et de sa puissance, évite la porte officielle, la porte d'Aix, et choisit, pour la visiter, de la mater et de s'ouvrir, au canon, un passage au milieu de ses remparts ? Fallait-il qu'il ne soit guère assuré de son autorité sur ce « ramas de toutes les nations », ainsi que Flora TRISTAN, la propre grand-mère du peintre GAUGUIN, nous décrivait odieusement en 1844 !

Car il y eut ceux qui voulurent réduire Marseille par la force mais la respectèrent, comme Jules CESAR, qui la battit en mer après qu'elle eut pris le parti malheureux de POMPEE mais ne la rasa pas. Et se contenta, par méfiance plus que par cynisme, de la faire contourner par la route destinée à relier la vallée du Rhône à l'Italie, la devancière de notre Nationale 7 en somme, d'installer son préfet en Arles et d'y créer un port afin de concurrencer le nôtre.

Au demeurant, nous accorde-t-on plus d'égards aujourd'hui, nous manifeste-t-on plus d'élégance et de considération en ne laissant pas nos élus locaux et nos collectivités territoriales choisir eux-mêmes le tracé de l'autoroute entre Gap et Grenoble ou en rayant d'un trait de plume, à Paris, le canal Rhin-Rhône de nos dossiers d'aménagement du territoire ? Je m'égare sans doute...

Il y eut aussi, et plus souvent, ceux qui entreprirent de la vaincre et de l'humilier. Et d'abord LOUIS XIV, qui avait sans doute entendu Madame De SEVIGNE, si familière à Roger DUCHENE, se gausser, je le cite, de ce qu'ici, « l'air en gros » serait « un peu scélérat », et qui n'eut de cesse de briser cette ville où il nommait arbitrairement conseillers et officiers municipaux, où il transformait les échevins en souffre-douleur et dont il accentua la surveillance en hâtant l'édification du fort Saint-Nicolas et du fort Saint-Jean, ces bastions dont les canons étaient tournés vers la Ville.

La Révolution ne rompit pas avec la défiance royale. Si elle hérita de notre ville le « Chant des Marseillais », elle ne lui offrit que le pire des mépris et la plus redoutable des violences. Elle alla jusqu'à la débaptiser – y eut-il beaucoup de villes, dans l'histoire, à subir pareille indignité d'être appelée « ville sans nom » ? Elle laissa le conventionnel FRERON détruire une dizaine d'églises, dont celle des Accoules, substituer à un tribunal révolutionnaire jugé trop tiède, une Commission militaire qui condamnera à mort 123 des 219 personnes qu'on lui présentera, et envisager, dit-on, de combler le Vieux-Port de décombres.

De FRERON à Flora TRISTAN et jusqu'aux nazis, quelle sinistre filiation !

Le premier estimait, je le cite, cette « ville incurable à jamais, à moins d'une déportation de tous ses habitants et d'une transfusion des hommes du Nord ». La seconde ne nous voyait qu'en « barbares et banqueroutiers de tous pays », en « forbans mercantiles à l'origine peu honorable » et aux « mœurs dépravés », histoire de conclure que, non, décidément, « cette ville n'est pas française »...

Marseille, pas française ! Notre génération et celles d'avant sont longtemps restées glacées par l'écho sinistre de ce jugement, martelé comme un leitmotiv tout au long des XIX^e et XX^e siècles.

Cette condamnation définitive offrira au chef de la police allemande, Karl OBERG, un prétexte pour l'une des plus grandes rafles de l'histoire de l'Occupation : 40.000 personnes contrôlées en une semaine, 25.000 évacuées, 5000 transférées au camp de Fréjus et 600 expédiées à Sachsenhausen-Oriantenburg dont une centaine seulement revinrent un jour. Sous les yeux du tristement célèbre René BOUSQUET lui-même, il décrètera la destruction, « par la mine et par le feu », de cette ville qu'il tenait pour le « chancre de l'Europe ». Et engagera la solution finale pour « l'âme des hommes » qui nourrissait ces vieux quartiers du Panier, comme disait justement Gilbert BONNARDEL.

Certes, nous Marseillais ne prétendons pas prêcher l'exemple permanent ni incarner une modération lourde de vertu. Que le Moyen Âge ait ainsi valu aux descendants des Massaliotes une réputation de forbans et de pirates auprès des marchands toscans d'Avignon, personne ne le niera – pas plus qu'on oubliera notre propre pillage par les navires d'Alphonse V, se vengeant sur les bords du Lacydon de son échec à Naples.

L'esprit braqué vers le large mais la règle à calcul bloquée sur l'imédiat, le dos tourné à une chaîne de collines qui les protégeait de cette Provence où l'on gardait les pieds rudement plantés dans la terre nourricière et, bien sûr, de ce pays si lointain, si différent, nos ancêtres avaient un port gravé au tréfonds de leur culture et une soif d'indépendance chevillée à leur identité.

Qu'écrivait donc dans son journal secret Gaspard Honoré REBOUL, dit « BLANCHET », Girondin marseillais et boulanger de son état, le 26 mars 1789 ? « Le Conseil de ville, notait-il, s'est enrichi d'une commission occupée « aux moyens de soulager le peuple ». Nous avons presque deux cents délégués de tous les ordres de la société. Avec cette assemblée illégale, car non reconnue par le Parlement d'Aix, nous sommes les seuls de la région à agir de la sorte et j'en suis fier... »

Car ici, Mesdames et Messieurs, on est Marseillais. Et comme l'assèment avec une insolence narquoise, certaines banderoles largement déployées les soirs de fête collective du côté du boulevard Michelet, « fiers de l'être ! »

Premier magistrat de la ville toute entière, je ne dirais pas – ou pas fort – que je suis de Mazargues, mais j'en connais qui se réclament païsi-

blement de l'Estaque comme d'autres du Panier ou de la Pointe-Rouge et je crois bien qu'au-delà du plaisir, au-delà de la fièvre et de l'immense succès populaire qu'elles ont engendré, le meilleur gage de réussite des grandes fêtes organisées ces dernières années à travers la ville, le plus fort des messages exprimés par Marseille tout entière à cette occasion, la plus éclatante des images offertes *urbi et orbi* par nos concitoyens, c'est cette force collective, cette intime confiance partagée. C'est cette fierté retrouvée et assumée...

Oserai-je affirmer sans sourire que nous croyons tous, peu ou prou, à une certaine universalité du caractère marseillais et que, forts de cette sereine conviction, nous tenons le monde à notre porte jusqu'à voir, pour plagier Vincent SCOTTO, le bout de la terre au bas de notre belle Canebière ?

Si le trait est osé, je mesure toutefois l'orgueil qu'il recèle, ce que semblable insoumission à une loi commune a pu suggérer de soupçons, de tentations, de réflexes d'autorité et de méchante réputation au fil des siècles. Je pressens ce qu'ont pu provoquer de dépit et d'admiration mêlés le courage des femmes de cette cité creusant des tranchées devant les pas des troupes de Charles QUINT, ou les cris de « Vive l'Amérique », lancés par des dizaines de milliers de gens pour saluer, en 1942, l'arrivée dans le port du navire « L'Exmouth » !

C'est le journaliste-écrivain Jean KEHAYAN qui, enfant, était convaincu d'apercevoir la statue de la Liberté en scrutant l'horizon au-delà du Frioul. L'emblème de cette liberté qui fit de Marseille, voici un demi-siècle, la dernière frontière sur le monde pour des artistes, des écrivains, des philosophes, pour des Hollandais, des Espagnols, des Italiens, des Tchèques, des Polonais, des Juifs et bien d'autres encore, fuyant le fascisme.

En ce temps-là pourtant, elle était sous tutelle parisienne, cette ville, et son Conseil municipal transformé en simple « conseil d'un préfet-administrateur », mise au ban, punie, délibérément humiliée après que l'incendie des Nouvelles-Galeries eut fait 73 morts en pleine Canebière, sous les yeux de tout le gouvernement réuni à l'hôtel de Noailles pour le congrès du Parti radical, alors détenteur du pouvoir national.

Notre bataillon de marins-pompiers y trouva un berceau que les ravages d'une stupéfiante amnésie font encore qualifier parfois de « bizarrerie mar-

seillaise ». Il nous fallut toutefois attendre la libération du pays tout entier pour que soit levée une mesure unique en France depuis la Révolution.

J'observe, certes, ce qu'il y eut peut-être d'ingratitude de la part de nos grands-pères à sanctionner politiquement un Second Empire qui avait dessiné à cette ville son visage d'aujourd'hui, qui lui avait offert à coups de grands travaux et jusqu'à la construction du canal de Suez, un essor tel qu'elle passa, en quinze ans, de 1851 à 1866, de 195 à 310.000 habitants, et devint la « reine de la Méditerranée ».

Aux élections municipales de juillet 1865, ils donnèrent 20 des 27 conseillers municipaux à l'opposition, et au scrutin législatif de 1869, se prononcèrent pour GAMBETTA et ESQUIROS, deux adversaires résolus du régime.

Et pourtant...

L'arithmétique électorale n'est pas une science exacte, qui ne retiendrait que chiffres et courbes mais négligerait l'irrationnelle part des hommes, que CICERON saluait déjà en s'exclamant : « Et je n'ai garde de t'oublier, Marseille ; car cette cité, pour ses institutions politiques et sa sagesse, mérite d'être préférée non seulement à la Grèce mais à toutes les autres nations. Elle qui est si bien gouvernée par la sagesse de ses notables qu'il serait plus facile à tous de louer ses institutions que de rivaliser avec elles... »

Vous ne manqueriez pas, Mesdames et Messieurs, de déceler et de dénoncer, à juste titre, quelque accès de mégalomanie si je me prenais jamais à rêver pareil éloge pour consacrer une vie publique entamée voici déjà quatre décennies.

Au demeurant, c'est bien cette sagesse-là que je viens puiser, étoffer, étayer auprès de vous et d'une institution qui a accueilli sept de mes prédécesseurs depuis près de trois siècles. En commençant par RICAUD fils, encore échevin lorsque les premiers académiciens lui accordèrent la faveur de les rejoindre, vingt-trois ans tout juste après la fondation de cette compagnie dont il deviendra ensuite, Monsieur le Secrétaire perpétuel, votre lointain devancier.

Cette lourde responsabilité, Jean-Raymond MOURAILLE, le deuxième maire élu de Marseille – c'était en 1791 – sera lui aussi appelé

à l'assumer. La Révolution est à peine passée et son tumulte pas encore apaisé. Mais en s'élevant au-dessus des régimes et des fureurs de la passion, en s'ouvrant aux meilleurs esprits de son temps, cette Académie avait déjà honoré sa vocation et apporté la preuve de sa maturité. Les marques de cette sagesse qui caractérisera aussi le bâtonnier Michel CARLINI, dernier en date des maires en exercice à siéger dans votre assemblée, après le baron Antoine d'ANTHOINE et le marquis de MONTGRAND, après Philippe DUDEMAINE et de JESSE CHARLEVAL...

Il n'était pas seulement honnête et rigoureux, cet homme que seule l'insistance déterminée du général de GAULLE arracha à ses réticences et conduisit à associer son autorité et son crédit moral à ceux du professeur Robert de VERNEJOU, un autre de vos condisciples, sans imaginer une seule seconde, que celui-ci répugnerait ensuite à grimper les dernières marches de l'Hôtel de ville et lui laisserait la redoutable charge de reconstruire une ville ravagée par la guerre, rongée par des sentiments exaspérés jusqu'à la haine. Il était foncièrement bon et travailleur acharné, le bâtonnier CARLINI. Et indépendant...

Indépendant dans l'âme, indépendant dans ses choix, comme Francis RIPERT qui lui succéda parmi vous en avril 1969 et dont j'ai l'honneur de porter l'écharpe tricolore qu'il avait héritée lui-même d'André DAHER, député en 1936 à l'époque du Front populaire, Francis RIPERT qui fut nommé maire de La Ciotat en 1943 puis président du Comité de Libération, symbole exceptionnel d'une force de caractère, d'une liberté de jugement et d'une exigence du bien public peu ordinaires qu'il tenait de son père, Emile RIPERT, éminent professeur de littérature provençale qui fut aussi votre confrère.

Tous ces hommes, nous les retrouverons dans ce dictionnaire des Marseillais en train de paraître dont vous avez pris l'initiative, Monsieur le Directeur, et conduit la réalisation avec l'aide majeure de vos confrères, Félix REYNAUD et Madeleine VILLARD.

C'est précisément parce que je me suis toujours inspiré et que je m'inspire toujours de ces valeurs-là que j'ai attendu pour briguer l'honneur que vous m'accordez aujourd'hui. Attendu que les Marseillais répètent leurs vœux une deuxième fois.

Car si le résultat est identique, il n'est guère de ressemblance entre élection et réélection...

Ici, on sanctionne le passé, on jauge un homme et une équipe, on cède même, parfois, à une brutale séduction voire à la simple tentation du changement pour lui-même.

Là, on confirme ses choix, on affirme sa confiance après avoir jugé et estimé sur pièces. C'est-à-dire aux actes, aux réalisations concrètes et à l'action quotidienne, mais aussi au fond, au ton et à l'esprit d'un homme, après l'avoir reconnu pour ce qu'il est, jusqu'à lui déléguer une part de son propre destin.

Ce que je suis, vous le savez, c'est une double passion, qui pour moi ne font qu'une, Marseille et la politique, ma ville et l'action publique. Et le siège que vous m'accordez dans la classe des Beaux-Arts de votre vénérable compagnie traduit, à la lettre, une reconnaissance complémentaire à celle dont m'a investi le peuple de notre cité.

Car la politique reste d'abord l'art de gouverner, de confronter ses convictions et son énergie à la terrible épreuve des faits, d'étalonner l'horizon de chacun à l'aune de l'intérêt collectif, d'ajuster sans cesse un équilibre perpétuellement remis en cause entre le possible et le souhaitable. Les oppositions s'y raidissent, les individualismes s'y crispent, les passions de la vie s'y concentrent, les amitiés parfois s'y estompent. Et au carrefour des choix essentiels, ceux qui façonnent l'avenir et engagent la jeunesse, on n'a guère rendez-vous en définitive qu'avec soi-même, avec ses valeurs intimes et sa propre morale de l'action. C'est-à-dire le cœur même de ce qui fonde une vie...

Ma ville, j'ai souffert et nous avons tous souffert, nous qui n'avons cessé de l'aimer, de croire en son destin et, évidemment, n'avons jamais envisagé de nous en éloigner, nous avons souffert de la voir se ternir, pâlir et s'étioler. D'entendre s'égrener les noms d'entreprises qui avaient fait notre richesse et notre prestige, des noms quasi mythiques dans mon souvenir d'enfant, gonfler la sombre liste de celles qui disparaissaient de notre paysage économique. Comme tous les Marseillais, j'ai douloureusement ressenti ces cris de travailleurs désespérés, cédant peu à peu la place au mistral et au silence...

Oui, nous avons souffert de ce port qui, d'une convulsion à l'autre, ne semblait plus s'offrir d'autre ligne d'horizon que les ambitions d'une simple escale écrasée au bas de l'Europe, négligée entre des capitales nouvelles au dynamisme triomphant.

Nous nous sommes tous désolés de ces quartiers qui ne semblaient se nourrir que d'une architecture improbable et d'un urbanisme sans caractère ni ambition véritables. Et désolés aussi, de voir la nébuleuse des villes alentour s'enrichir de Marseillais désabusés et d'avantages fiscaux dont nous privait le rendez-vous manqué d'une Communauté urbaine pourtant bien réelle dans notre quotidien, dès lors que notre cité supportait, seule, les charges d'une métropole qu'elle ne se résolvait heureusement pas à ne plus être.

En avons-nous tous pâti de ces médias qui ne nous réservaient guère que leurs rubriques de la dérision et de la caricature, quand ce n'était pas celle du désarroi. Les avons-nous subies ces caméras que rien, chez nous, ne semblait plus attirer sinon l'outrance et la déraison !

Mais dirai-je assez fort aussi ma joie et ma fierté de la réaction des Marseillais, se refusant aux tentations simplistes de la démagogie et de l'exclusion, rejetant les populismes de tous bords auxquels certains nous promettaient déjà avec un cynisme gourmand et affirmant sereinement leur capacité à se rassembler dans la dignité, malgré le deuil, malgré la douleur, malgré les provocations.

On ne se résout pas, vous le savez, vous l'avez expérimenté tout au long de vies et de carrières faites d'exigence, de ténacité et de passion, à voir s'abandonner ce que l'on aime ni vaciller la flamme d'une ambition...

Comme vous tous, comme tous ceux qui aiment Marseille, j'avais fait un rêve, bien avant que mon nom ne s'inscrive dans le dernier cartouche libre au fronton de la salle des délibérations du Conseil municipal, parachevant ainsi la longue liste de ceux qui, depuis Etienne MARTIN dit « le Juste », ont donné le meilleur d'eux-mêmes depuis deux siècles et demi pour en assurer le développement. Le rêve d'une ville belle, forte et prospère à nouveau, plus riche, plus ouverte et plus généreuse que jamais, rayonnante comme elle l'était voici un siècle.

Le rêve d'une ville dont le port jetterait orgueilleusement vers le large les digues de son ambition retrouvée, une ville où les bulldozers d'Euro-Méditerranée retrouveraient, à travers le temps, le sillon des percées haussmaniennes du Second Empire pour lui rendre lustre et vigueur.

Le rêve d'une ville où le dynamisme et la modernité technologique aspireraient les meilleures intelligences, les plus solides investisseurs et

le tissu vivace de nos petites et très petites entreprises traditionnelles. Une cité à l'urbanisme audacieux mais maîtrisé, marquant d'une griffe « Imaginée à Marseille » une qualité de ville sans égale et brillant de mille feux aux yeux de nos visiteurs étrangers d'un patrimoine naturel exceptionnel – un patrimoine d'autant plus séduisant que protégé et revitalisé à l'image de nos calanques préservées du moindre béton, ou de ce Parc du 26^e Centenaire qui puise sa légende naissante dans la mémoire d'une gare mal née mais propose déjà une nouvelle vie aux quartiers environnants...

Comme tous les Marseillais, j'ai fait le rêve d'une ville qui offre la carte blanche de la liberté à ses artistes et à ses créateurs mais ne néglige jamais ses racines, son folklore et ses traditions. Une ville moderne, branchée sur le monde, sur ses courants et ses innovations, mais une ville qui garde ainsi son accent.

Une ville en équilibre, emblème des valeurs universelles de fraternité et de générosité dans lesquelles notre Arbre de l'Espérance a planté ses racines. Une ville unie, depuis ses quartiers jusqu'à son centre, qui offre à sa jeunesse des perspectives et des raisons d'espérer, de construire et de rêver à son tour. Parce que là est la vie, parce que là s'écrit l'avenir. Et parce qu'il appartient à ceux qui ont revendiqué la responsabilité de gouverner de donner justement corps au rêve...

Les premiers signes de la réussite, les prémices du renouveau sont là. Nos visiteurs, toujours plus nombreux, le disent ; les médias, naguère si critiques, le claironnent avec une insistance qui en bousculerait notre légitime prudence : les Marseillais eux-mêmes, qui reviennent s'installer chez eux, l'affirment et le confirment. Telle une petite flamme naissante, ces encouragements requièrent la conviction, la détermination, le dépassement d'une équipe toute entière, l'adhésion de toute une population...

Face à cet enjeu-là, l'enseignant, le professeur enthousiaste que j'étais pendant quinze ans au lycée Saint-Joseph les Maristes, retrouve aussi en moi l'acteur politique, l' élu du peuple que je suis devenu.

Ma priorité, je l'ai donnée à l'éducation. Ma fierté, c'est d'avoir construit trente lycées et d'en avoir réhabilité cent quarante autres à travers la région, dans une période de récession où la commande publique se révélait indispensable pour soutenir l'activité et l'économie. C'est d'avoir, permettez le mot, fait école jusqu'à voir, quinze ans plus tard, des

collectivités importantes de notre pays s'inspirer encore de cette volonté et de cette démarche.

Étaient-ils privés, étaient-ils publics, ces lycées ? Qu'importe. Seule compte l'égalité des chances.

Gouverner, c'est en créer les conditions, c'est bâtir demain, c'est aménager un équilibre et une qualité de vie, c'est assurer les moyens de la prospérité et du rayonnement.

Mais c'est aussi veiller sur un tissu social que tout menace dans un monde ouvert aux mille folies de l'individualisme et à toutes les séductions de la consommation et de l'argent-roi. C'est mailler et remailler quotidiennement ces liens qui composent l'étrange et fragile alchimie de la cité, c'est respecter les identités et les différences mais c'est réduire aussi les barrières pour mieux rassembler les hommes.

Et d'abord, rapprocher ceux, les plus anciens, qui ont vocation à parler, à témoigner et à partager, de ceux, les plus jeunes, qui sont encore au printemps de leur chemin.

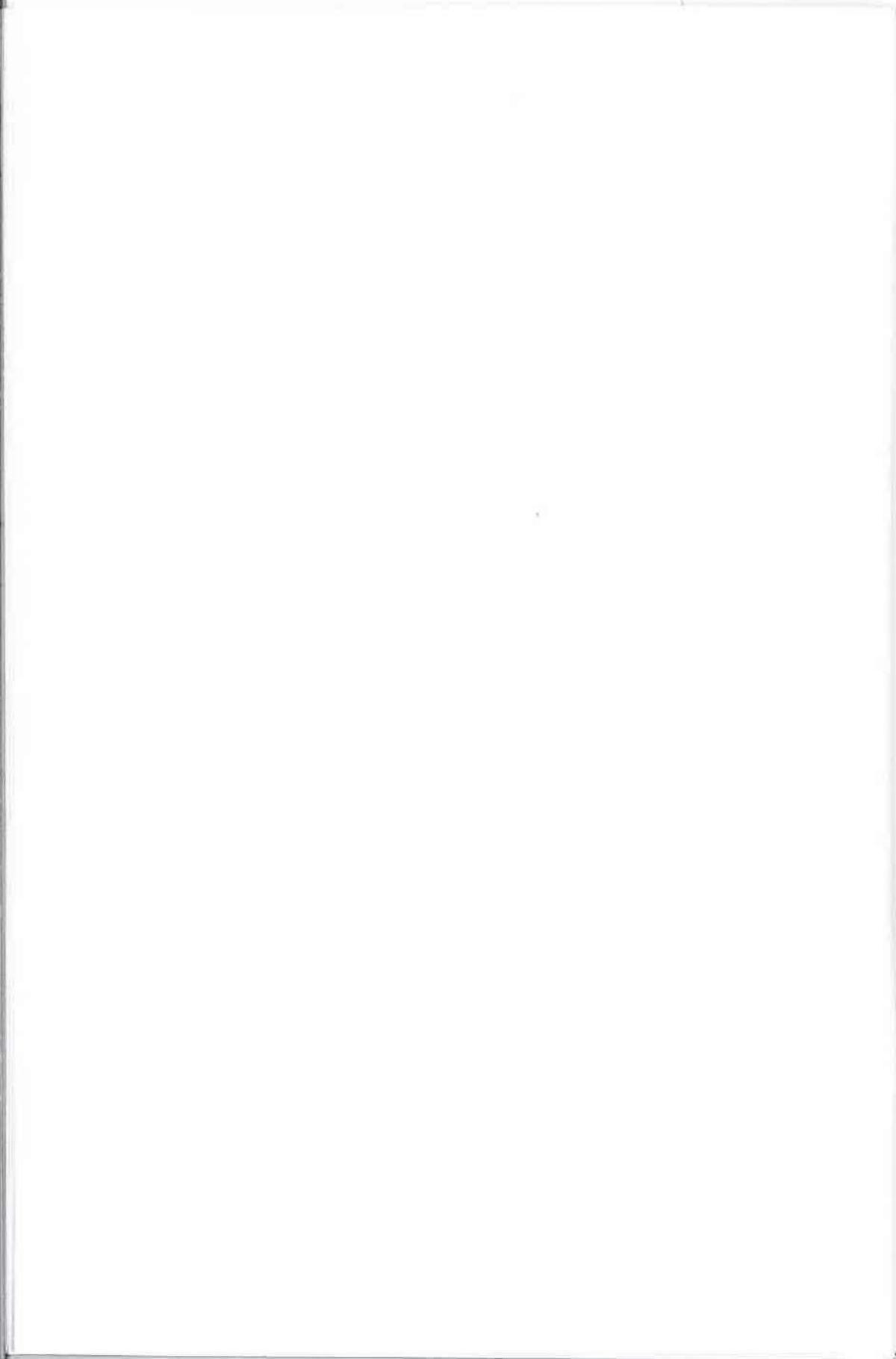
En sollicitant la faveur de siéger à vos côtés, c'est le privilège de faire porter plus loin et plus fort encore à travers notre ville, la voix de votre culture, la force de votre savoir, le témoignage de votre expérience, que je réclame.

Le devoir que j'entends m'imposer, c'est celui de faire respirer plus fort encore à toutes les couches de notre cité, le souffle de toute la sagesse réunie ici, dans l'ancienne maison natale d'Adolphe THIERS, donnée en legs à l'Académie en 1901 par Félicie DOSNE, belle-sœur du premier président de la III^e République.

Premier magistrat de Marseille, Eugène PIERRE offrit à votre compagnie les quarante fauteuils dans lesquels vous êtes installés aujourd'hui. Accepterez-vous qu'à mon tour, je fasse dresser à demeure une table et réserver pour vous, pour nous, l'une des salles de la future bibliothèque de l'Alcazar, la plus grande bibliothèque à vocation régionale de France, que nous allons inaugurer sur 20.000 m² l'an prochain, sur le site même de l'ancien music-hall, sur le cours Belsunce ?

En y tenant à votre convenance, comme dans une extension de cette maison, quelques-unes de nos séances au contact des milliers de Marseillais avides de connaissances et de savoir qui s'y presseront chaque jour, en y diffusant à côté des moyens d'information les plus modernes, les textes, les documents, les publications et les ouvrages qui sont le fruit des talents que vous concentrez dans cette Académie, c'est toute l'âme de notre cité que vous enrichirez de cette sagesse dont CICERON créditait les Massaliotes à l'aube de notre ère, c'est celle de leurs lointains descendants du troisième millénaire que vous en éclairerez.

C'est pour tous ces Marseillais, aussi, que je vous remercie de l'honneur que vous me faites, Monsieur le Directeur, en m'accueillant désormais dans votre vénérable et belle institution.



RÉPONSE

DU

Professeur Jean CHELINI

Directeur de l'Académie de Marseille

AU REMERCIEMENT DE M. JEAN-CLAUDE GAUDIN

Sénateur-Maire de Marseille

MONSIEUR,

L'amitié nous réunit d'abord. Lorsque deux amis marseillais se rencontrent de quoi parlent-ils ? de Marseille bien sûr. Vous êtes né à Mazargues, je suis né au Bon-Pasteur, à la lisière de la Belle-de-Mai, nous sommes d'authentiques Marseillais et nous pouvons à bon droit parler de notre ville où nous avons grandi, où nous avons vécu. Nous comprenons Marseille de l'intérieur et nous nous comprenons parce que nous partageons un même passé local, une même familiarité des lieux et des hommes, une même passion de Marseille. Ces dispositions nous réunissent et nous permettent de faire converger nos jugements, de tempérer la diversité de nos choix, de collaborer librement et dans l'indépendance au progrès de cette ville qui nous a vus naître et que nous chérissons comme une mère. L'amour de Marseille nous rassemble, nous souffrons de ses humiliations et de ses blessures, nous partageons ses joies et nous voulons sa gloire. Le Conseil que vous présidez, l'Académie que je dirige poursuivent au-delà de leur différence de nature, le même but, le progrès de Marseille et son éclat en France et dans le monde, n'est-ce pas une raison suffisante, la première pour vous accueillir dans notre Compagnie ?

Vous succédez à notre regretté confrère Gilbert BONNARDEL dont vous avez fait un éloge vibrant, très mérité et auquel je m'associe volontiers. L'homme était de qualité et j'ai entretenu avec lui une relation amicale et confiante sans aucun différend ni affrontement, ni rebuffade que certains redoutaient, car je le savais fier, mais sensible aux arguments de

la raison, s'il sentait que son interlocuteur le respectait. Je suis sûr qu'il est heureux d'avoir un successeur tel que vous, comme je sais que tous nos confrères partagent la joie de vous accueillir, votre élection à l'unanimité en est la preuve.

L'Académie n'est pas un cénacle politique, mais une société savante, une réunion de « beaux esprits », au sens du XVIII^e siècle qui l'a vue naître. C'est d'abord l'homme que vous êtes que nous avons élu. « Un homme de bien qui sait parler » *homo bonus dicendi peritus*, selon la définition de Cicéron. « Un homme de bien » et pour renverser la formule « un homme bien ». Vous avez du cœur, le souci des autres. Vous manifestez à vos interlocuteurs une sympathie chaleureuse qui n'est pas feinte. Vous vous intéressez aux gens, vous gardez en mémoire leur nom et leur visage et vous trouvez les formules qui montrent l'intérêt que vous leur portez. Nous savons que dans nos séances vous interviendrez avec chaleur et courtoisie. Vous aimez l'échange et le débat et l'Académie est par excellence dans cette ville un lieu d'échanges respectueux et productifs. Nous avons compris que vous serez heureux de participer à cette dialectique du savoir et de l'intelligence, heureux d'échanger, loin de toute polémique, dans un climat de convivialité courtoise et souvent affectueuse. Nous apprécions tous votre éloquence chaleureuse, votre art de convaincre sans offenser, mais aussi de répliquer avec énergie devant l'attaque. L'éloquence est hautement appréciée de l'Académie.

On dit que le Sénat est le meilleur Club de Paris. Je prétends quant à moi que l'Académie est le meilleur Club de Marseille. Club de l'intelligence et du cœur, club du savoir et de la modestie du savoir. Vous êtes inscrit au Club, nous espérons votre assiduité.

Votre amour de la culture vous appelait à siéger parmi les défenseurs de la culture que nous nous efforçons d'être, dans la défense de notre langue, avec ses variantes typiques, ce parler marseillais qui nous identifie et nous exprime, fait de fraîcheur et d'insolence, nourri de soleil et d'exotisme. Certes notre Académie est française, comme son insigne mère, l'Académie Française, mais elle est l'académie d'un pays d'Oc. Si nous défendons l'illustration de la langue française, nous sommes attachés à nos façons de parler, bien différentes par le vocabulaire, les tournures et l'accent de ceux de Paris. Nous espérons pouvoir mener à bien l'an prochain *Le Dictionnaire du parler Marseillais* qui succèdera au *Dictionnaire des Marseillais* que nous avons achevé cette année et d'ores et déjà nous vous avons inscrit dans la commission qui est chargée de le préparer.

Nous vous savons attaché à ces travaux pédagogiques, car vous avez été enseignant pendant de nombreuses années dans l'enseignement libre quinze ans au total dans le même établissement, Saint-Joseph les Maristes, à la rue Sainte-Victoire.

Vous avez enseigné à vos élèves l'histoire et la géographie avec assez d'ardeur pour les convaincre et les passionner. Que de fois j'ai entendu un de vos anciens dire « j'ai eu GAUDIN, comme professeur d'Histoire. Il était formidable ! » Pour être professeur, je sais que les élèves s'attachent à celui qui les instruit, mais qui les aime, en même temps. Vous avez aimé vos élèves en leur apprenant à aimer l'Histoire de France, certes mais aussi l'Histoire à travers le temps, à travers le monde, sans oublier l'Histoire de la Provence.

J'ai eu en mains deux de vos rapports d'inspection, l'un de septembre 1969, la leçon portait sur *Auguste et l'Empire Romain aux deux premiers siècles*, l'autre en classe de quatrième du 18 janvier 1971, sur *Les guerres de religion sous Charles IX et Henri III*. Les deux sont très élogieux. L'inspecteur pédagogique régional souligne les qualités de l'enseignant, sa maîtrise de la classe, sa connaissance des sujets, le contrôle exercé sur les cahiers et il conclut : « Mon impression est très bonne, je souligne que le Professeur d'Histoire est un orateur et je souhaite que M. GAUDIN puisse amener ses élèves à parler d'une manière aussi efficace que lui ! »

Si vous avez enseigné si longtemps et si bien l'Histoire (n'oublions pas la Géographie qui donne à l'Histoire ses assises terriennes), c'est que vous aimez l'Histoire, non seulement comme discipline scolaire, mais comme matière d'enquête et de saine curiosité du passé. Les peuples sans histoire n'ont pas de racines et cherchent à s'en inventer une, croyant qu'un folklore bricolé peut en tenir lieu ! A Marseille l'Histoire nous entoure et nous porte, nous baignons dans l'Histoire, la Méditerranée qui borde notre rivage roule l'Histoire dans ses flots. L'Histoire nous imprègne, nous inspire et nous montre constamment le destin superbe de notre antique cité, sans cesse renaissante et toujours brillante de mille entreprises hardies et généreuses « *actibus immensis urbs fulget Massiliensis* », selon la légende de son blason, « La ville de Marseille respandit d'exploits immenses ». Qui aime Marseille aime son histoire. Vous êtes féru d'histoire locale, d'histoire de notre Ville, de votre Ville à travers les siècles.

Alors que vous étiez député des Bouches-du-Rhône et président du Conseil Régional vous avez fait rééditer chez Tacussel *Les Mémoires de*

Charles Barbaroux, ce député marseillais à la Convention, ardent révolutionnaire, mais s'il avait combattu la tyrannie – entendez la monarchie – ce n'était pas pour en installer une autre, celle des jacobins, centralisateurs et despotiques. Ce girondin, comme vous l'écrivez dans la préface que vous avez donnée à ce livre, « rêvait d'une France où chaque département aurait pu laisser s'exprimer sa diversité et où le département de la Seine n'aurait été qu'un, parmi les autres ». BARBAROUX paya son rêve fédéraliste par la proscription et la mort. Il vous appartenait, sans partager les excès d'une vie tumultueuse, de célébrer ce combat pour la décentralisation et la régionalisation qui est le vôtre depuis des années, à l'exemple de vos prédécesseurs dans le fauteuil de Maire de Marseille.

Plus largement encore vous avez contribué à mieux faire connaître l'histoire de Marseille en offrant aux lycéens un livre traitant des grands événements historiques de notre cité, sous la plume de plusieurs confrères reconnus dirigés par mon éminent collègue le Professeur Philippe JOUTARD, et édité chez Jeanne Laffitte.

Mais est-ce votre amour de l'histoire qui vous pousse à explorer le passé de Marseille ou votre amour de Marseille qui vous conduit à déchiffrer son passé, qui vous entraîne à remonter le fil de son histoire ? En fait les deux sont réciproquement mêlés et si Marseille est l'objet de votre curiosité d'historien, c'est qu'elle est votre passion.

Vous vous êtes expliqué de cet attachement exclusif dans votre livre de 1983 « *Une passion nommée Marseille* », que vous m'avez dédié très aimablement « A mon ami Jean CHÉLINI avec lequel je ne saurais rivaliser dans le domaine littéraire, en témoignage d'amitié ». Ce combat que vous entamiez pour Marseille et que j'ai partagé, vous avez voulu le préfacier par un livre où vous disiez votre jeunesse, votre itinéraire marseillais et vos espérances pour la ville. La victoire qui était là, nous a été volée alors, nous le savons, les voleurs et les volés s'en souviennent, mais le destin qui n'est pas avare avec les cœurs généreux, vous l'a rendue dix ans plus tard.

Ce livre vous raconte. Vous évoquez avec émotion votre enfance mazarguaise, vos parents, vos loisirs à Sormiou, ou en ville sur la Canebière ou au stade vélodrome. Vous fréquentiez le patronage de Mazargues, comme j'ai fréquenté celui du Bon Pasteur. On ne le dira jamais assez, le bien qu'ont fait les patronages à la jeunesse marseillaise et combien ils nous manquent aujourd'hui. Si l'on excepte l'Œuvre Allemand et son annexe Les Iris à Saint-Giniez et les Œuvres de Timon

David, les patronages de quartiers ont pratiquement disparu laissant à l'abandon de la rue les enfants que la maison ne retient pas et que les parents ne maîtrisent plus. Les abbés des « Patros », les Pères de Jeunesse, combien nous les regrettons, combien nous souhaiterions leur résurrection !

Ces racines familiales si chères à votre cœur, elles remontent jusqu'au XVII^e siècle, l'expérience de votre père artisan maçon aux prises avec des difficultés des petites entreprises entraînées dans le tourbillon des conflits et des charges, l'amour attentif de votre mère que vous avez gardée avec vous jusqu'à un âge avancé, vous ont donné cet équilibre, ce sens de la mesure, ce respect de l'autre qui vous caractérisent. C'est aussi au cœur de votre quartier qu'a germé votre vocation politique, en écoutant les orateurs qui témoignaient de leur engagement et présentaient leur programme C'est ainsi que vous avez rencontré Germaine POINSO-CHAPUIS venue exposer à Mazargues les thèses du MRP. Quel orateur incomparable. Avec quelques amis, Jean-Paul LACASSIN, Roger GOUDON, Joseph MAURIN, et Alexandre CHAZEUX (quand il n'était pas en campagne ailleurs), elle arrivait dans un quartier, on dressait un micro devant un bar, un magasin ou en pleine rue et elle se mettait à parler avec sa belle voix chaude qui venait des tripes et les gens s'arrêtaient et écoutaient. Vous l'avez écoutée et vous vous êtes souvenu de l'enseignement généreux de cette femme que vous évoquiez dans votre remerciement, cette femme qui a marqué ma propre jeunesse, que j'ai accompagnée et défendue pendant des années, ainsi est née votre vocation politique. Très jeune vous suiviez avec passion les scrutins qui se succédaient à un rythme accéléré au temps de cette quatrième République qui cherchait son équilibre. Mais quand vous avez atteint la majorité, vingt et un ans à cette époque, la IV^e était morte et Madame POINSO-CHAPUIS s'était retirée de la vie publique pour se consacrer à l'action en faveur des handicapés pour lesquels elle a tant œuvré. Alors vous avez rejoint Théo Lombard dont vous vous sentiez proche de l'engagement civique et chrétien. Le chef de file de cette famille d'esprit était Henry BERGASSE et après lui le sénateur Jacques RASTOIN. C'était le courant indépendant, celui qu'avait illustré Antoine PINAY dont la sagesse politique vous a également inspiré. Depuis vous êtes resté fidèle à cette famille politique tout en conservant cette flamme démocrate populaire qui avait inspiré votre jeunesse...

Décrire votre carrière politique dans le détail risquerait d'être long et fastidieux, tant sont nombreuses les marches de vous avez gravies jus-

qu'au plus hautes charges de l'Etat. Je retiendrai les principales en m'attachant aux fonctions que vous avez le plus aimées, qui correspondent le mieux à votre tempérament et où vous avez réussi vos entreprises les plus chères. Au départ, il y eut Marseille, à l'arrivée provisoire – le destin vous réserve certainement d'autres succès – il y a Marseille. Et Paris, me direz-vous, Paris, je le sais c'est un détour, passionnant certes, mais à condition de revenir ici. Mais il est vrai que les grands hommes marseillais ont toujours eu un pied... et un pied à terre à Paris !

Vous avez été élu pour la première fois en mars 1965 conseiller municipal de Marseille, le benjamin du Conseil, à 26 ans. Vous avez siégé jusqu'en 1977 dans la coalition que conduisait le duo DEFFERRE-RASTOIN, regroupant socialistes, indépendants et démocrates centristes. C'est alors que nous avons été collègues au Conseil Municipal, traversant de conserve épreuves et tempêtes, mais travaillant activement pour la ville, vous aux côtés de Théo LOMBARD et moi, dans le secteur tout nouveau de l'environnement que l'on m'avait confié. Le changement d'orientation du maire qui, après l'échec d'Alain POHER, que nous avons soutenu ensemble et l'avortement de la Grande Fédération, préparait son adhésion au Programme Commun, nous exila provisoirement de l'Hôtel de ville.

Mais alors commença pour vous une brillante carrière législative, inaugurée en 1978 et qui se prolongea pendant une décennie jusqu'en 1988. Au cours de ces années vous avez vécu une aventure intellectuelle et politique merveilleuse aux côtés de Jean LECANUET. Il présidait l'UDF qui regroupait indépendants et centristes dont la coexistence à l'Assemblée n'était pas sans problèmes. Pour présider ce groupe parlementaire, il fallait un homme de consensus, et les députés qui appréciaient votre volonté d'union et votre convivialité, vous choisirent pour occuper ce poste délicat. Vous avez magnifiquement rempli ce rôle et vous avez chaque semaine dans votre rencontre avec Jean LECANUET complété vos classes de stratégie. Le président du Parti faisait avec le président du Groupe l'analyse logique des événements de la semaine et des comportements de chaque courant politique. Prévoir ce que ferait l'adversaire, le déjouer ? c'était là un exercice dans lequel Jean LECANUET excellait et dont vous avez gardé la méthode. C'est l'occasion pour nous de saluer la mémoire de cet homme, le meilleur orateur parlementaire de sa génération, auquel m'attachait aussi une affection profonde et dont j'ai longtemps dirigé le courant politique dans cette région.

Président du groupe UDF vous avez harmonisé les interventions, dénoué les conflits, organisé les journées parlementaires, développé les rapports avec les formations politiques voisines. Certaines de vos initiatives ont débloqué des situations ou évité des décisions préjudiciables à des catégories socioprofessionnelles que vous défendiez. Un jour un député du Finistère, Henri GUERMEUR, président de l'association parlementaire pour la liberté de l'enseignement, auteur de la proposition de la loi sur l'aide de l'Etat à l'enseignement agricole, vous téléphone très inquiet pour vous dire que les bureaux de l'Education Nationale étaient sur le point de publier un texte concernant les retraites des maîtres du privé. Il était prévu que seuls auraient droit à la retraite ceux des enseignants qui appartenaient à des catégories socioprofessionnelles identiques à celles de l'enseignement public, de ce fait une moitié des maîtres en place n'auraient pas eu le droit à la retraite. Aussitôt vous prévenez le Ministre de ce mauvais coup que préparaient les directeurs de son Département. Christian BEULAC vous propose une rencontre le soir même autour de lui avec GUERMEUR, vous même et Nicole FONTAINE, l'actuelle présidente du Parlement Européen, alors responsable de l'enseignement catholique. Le ministre écouta favorablement vos arguments et le texte fut modifié dans le sens que vous souhaitiez. Vous avez ainsi rendu à vos collègues de l'enseignement privé un service qu'ils ne sont pas prêts d'oublier.

Mais alors que vous aviez battu tous les records de longévité à la tête du groupe UDF, vous quittez la Chambre des députés pour être élu au Sénat en septembre 1989. Entre temps depuis mars 1986 vous aviez été élu conseiller régional et président du Conseil régional de Provence Alpes Côte d'Azur, poste que vous conserverez pendant douze ans, après avoir été renouvelé à la tête de la Région en 1992 face à un chef de l'extrême droite au mieux de sa forme et à un président de l'OM hypermédiatique ! Parmi les nombreux chantiers que vous avez entrepris à la tête de la Région j'en retiendrai un seul, considérable par l'importance des rénovations et des constructions nouvelles : le Plan Lycée Réussite qui a été une magnifique entreprise pour la Région : 30 établissements ont été construits et 140 ont été entièrement rénovés, tant publics que privés, rajeunissant et élargissant ainsi un parc scolaire parfois obsolète, comme nos vieux lycées marseillais Thiers et Saint-Charles, bien peu améliorés depuis que ces bâtiments religieux avaient été laïcisés après la Révolution ou l'expulsion des Congrégations en 1901. Cette action en faveur de l'enseignement secondaire est une des plus efficaces à inscrire à votre actif et malgré les tentatives de certains pour la dénaturer, elle demeure un de vos plus beaux titres de gloire, au service de l'enseignement et de la jeunesse !

Pendant tout ce temps vous étiez sénateur où vous apportiez aux présidents successifs, mes amis Alain POHER et Roger MONORY, un soutien loyal et fidèle. Mais en novembre 1995, le président de la République vous confie le ministère de l'Aménagement du territoire, de la Ville et de l'intégration dans le deuxième gouvernement Alain JUPPÉ. Vous avez été un bon ministre, travailleur investi dans ses dossiers. Mais avez-vous été un ministre heureux ? Question délicate pour tous les ministres. Y a-t-il des ministres heureux ? Mais plus délicate encore pour un ministre marseillais, accoutumé au soleil et à la chaleur du jour et de l'amitié ? Pour ce que vous m'en avez dit, vous aimiez les dossiers, le travail de réflexion, mais vous supportiez moins bien les obligations protocolaires et les mondanités de la capitale. Vous en avez profité pour relancer les économies urbaines en créant les zones franches dans les quartiers sensibles, économiquement déprimés. A Marseille en tous les cas, la greffe a bien pris et ceux auxquels elle était destinée ont su faire fonctionner le mécanisme

Lors de la dissolution de juin 1997, vous quittez le gouvernement et vous retrouvez votre siège à la Haute Assemblée en septembre 1998. Dans la foulée, vous avez été élu vice président du Sénat et renouvelé dans cette fonction en octobre 2001, second vice-président dans l'ordre protocolaire. Au Sénat où tous vos collègues vous apprécient pour vos qualités humaines et votre sens de la conciliation vous avez récemment obtenu deux succès personnels d'importance, en faisant adopter deux propositions de lois qui ont été ensuite ratifiées par l'Assemblée Nationale. C'est d'abord la loi de décembre 2000 qui permet aux conseillers d'arrondissements de pouvoir siéger et délibérer dans les communautés urbaines de Lyon et Marseille et peut-être un jour de Paris. Ce projet avait primitivement reçu un avis défavorable de la commission des lois de l'Assemblée Nationale. Il fut cependant adopté en séance publique.

Un succès plus retentissant encore a couronné votre proposition de loi pour la reconnaissance du génocide arménien. Sur votre texte vous avez obtenu l'appui de tous les groupes du Sénat. Transmis à l'Assemblée Nationale, il a été adopté dans les mêmes termes, le 18 janvier 2001 devenant ainsi une loi de la République. Donc vous avez conduit au succès cette revendication fondamentale du peuple arménien, la reconnaissance publique du massacre collectif, dont il a été victime en 1915, de la part des autorités ottomanes. Les Arméniens de Marseille où leur communauté est nombreuse et active depuis 1920, comme ceux de Paris vous ont réservé après votre victoire qui était la leur un accueil indescriptible. Grâce à vous

Marseille s'est illustrée dans cette démarche courageuse pour reconnaître la dignité d'un peuple affreusement persécuté.

Mais vous voici revenu à Marseille dont vous êtes devenu Maire, à la troisième tentative, en juin 1995, réélu en mars 2001, avec une majorité accrue de 61 conseillers sur 101 et le mois suivant vous deveniez Président de la Communauté urbaine Marseille Provence Métropole. Ce faisant vous avez réalisé votre vœu le plus cher, vous rêviez d'être Maire de Marseille, vous l'êtes devenu, au bout de la persévérance d'une vie, d'une action patiente et continue, d'une attention de tous les instants à la vie de la ville, aux besoins des ses habitants, à leurs vœux. Vous avez investi toutes vos forces et toutes vos ressources dans ce combat. Vous avez brûlé vos vaisseaux, vous condamnant à réussir ou à périr. Vous avez réussi en mettant avec intelligence les chances de votre côté en suscitant dans tous les milieux sociaux des amitiés et des dévouements. Vous avez su vous entourer de collaborateurs fidèles et dévoués et réunir autour de vous une équipe performante, à l'image des groupes et des quartiers de Marseille.

Ce n'est ni le moment, ni le lieu d'évoquer vos campagnes, d'énumérer les œuvres accomplies dans le domaine de l'urbanisme ou de l'environnement. Les chantiers sont ouverts partout gigantesques parfois comme l'immense jardin qui remplace la gare du Prado devant lequel vous avez fait dresser l'Arbre de l'Espérance. Sur ses feuilles, les Marseillais ont écrit leur nom ! Vous avez entamé la réhabilitation du centre ville, de la Canebière et de ses environs en y insérant des projets de haut niveau culturel. L'universitaire que je suis et l'Académie que je dirige aujourd'hui ne peuvent que s'en réjouir. Déjà une nouvelle faculté de droit s'est ouverte sur la Canebière. Le chantier de la Grande Bibliothèque à vocation régionale est bien avancé au cours Belsunce à l'emplacement de l'Alcazar de notre jeunesse. C'est dans les murs de cette nouvelle cité du livre que fort généreusement vous voulez nous accueillir, ajoutant ainsi à notre hôtel de la rue Thiers, un espace supplémentaire pour la réflexion et la parole. Ce mécénat culturel vous honore, vous contribuez ainsi à encourager le réveil culturel et artistique de notre cité qui se manifeste de plus en plus tous les jours. Notre ville regorge de théâtres grands et petits, les troupes et les ateliers s'y sont multipliés. Chaque semaine une exposition nouvelle se déroule dans un des nombreux lieux de la ville. La poésie, la littérature ont repris vie. L'Académie a organisé il y a quelques mois, une journée de réflexion sur le roman policier marseillais, manifestation qui a recueilli une large

audience. Cette année nous récidiverons mais avec une ambition plus large et votre aide, nous consacrerons notre réflexion à la renaissance des Lettres à Marseille.

Vous saisissez chaque occasion pour aider les initiatives de particuliers souvent généreuses, mais manquant de moyens. Dans cette perspective vous avez promu le 2600^e anniversaire de Marseille en faisant sélectionner les projets les plus créatifs et en confiant à la ville à ses écoles et à ses associations, l'organisation de ces merveilleux cortèges grandioses et populaires à la fois à la gloire et à l'antique Massalia.

Vous avez réussi à associer dans ces manifestations tout le peuple de Marseille, classes sociales confondues, vieux marseillais et émigrés récents. N'avez-vous pas prolongé et amplifié cette belle initiative de votre prédécesseur le Professeur VIGOUROUX et du regretté Cardinal COFFY, **Marseille Espérance** qui regroupe les délégués de tous les cultes présents à Marseille. La tolérance à établir, la paix civile à sauvegarder, demeurent pour vous des préoccupations constamment présentes à notre esprit. Mais vous allez au-delà du simple souci de voir les Marseillais se côtoyer paisiblement ; selon nos habitudes séculaires. Vous voulez que tous ces vieux Marseillais et ses Marseillais de fraîche date deviennent des citoyens responsables de leur ville, surmontent leurs différences ethniques et religieuses pour constituer un peuple cimenté par une fierté commune, la fierté d'être marseillais. Pas seulement fiers d'être marseillais au stade vélodrome, cette moderne cathédrale du sport, mais fiers d'être marseillais à l'école, fiers de parler parfaitement le français, fiers d'apprendre un bon métier, fiers de faire des études supérieures dans notre ville qui disposera bientôt d'une palette complète de facultés et de Grandes Ecoles, fiers d'avoir une ville propre et belle, fiers d'être tous ensemble les fils de la Bonne Mère qui veille sur la ville. Les Marseillais, je sais que c'est votre vœu, doivent garder la mémoire de leurs racines parfois lointaines, mais s'unir en un peuple solidaire tourné vers l'avenir, oublieux de querelles anciennes ethniques ou confessionnelles. Le communautarisme agressif ne peut, ni ne doit se développer à Marseille, on n'accepte pas les ghettos, les zones de non droit et les lieux interdits. Marseille est une ville ouverte à la convivialité ; à l'effort commun, à la connaissance réciproque, au respect mutuel. Pour vous, mon cher confrère, ce ne sont pas de vains mots, ce sont des mots de votre jeunesse, les mots de votre vie. Vous vous êtes battu sans haïr. A l'Académie, les armes se taisent, dans la recherche de la connaissance et de la beauté *cedant arma togae*. En entrant à l'Académie de Marseille, vous trouverez

ce havre de paix fraternelle, à l'image de la Marseille conviviale que vous souhaitez construire. Certes nous ne ferons pas de tous les Marseillais des académiciens, mais le modèle académique pourra vous inspirer et cette Marseille du dialogue et de l'échange, nous essaierons de contribuer à la faire avec vous. Merci d'être ensemble les architectes de l'avenir.

Achevé d'imprimer en décembre 2001
sur les presses de

HORIZON
G R O U P E

200, avenue de Coulin
13420 Gémenos

